4e Trimestre 1931 | N° 40

BULLETIN

DE LA

Société Lorraine de Psychologie

APPLIQUÉE

SOMMAIRE

SIÈGE SOCIAL

NANCY - 186, rue Jeanne-d'Arc, 186 - NANCY

Compte Chèques postaux : Société Lorraine de Psychologie appliquée
58-82 - Nancy

IMPR. ARTS GRAPHIQUES - NANCY

1931

SOCIÉTÉ LORRAINE DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE

SUGGESTION - AUTOSUGGESTION - PSYCHOLOGIE

NOTRE BUT

Le but de la Société est l'étude des phénomènes dus à la suggestion et des applications possibles de ces phénomènes à l'éducation, la rééducation, la guérison des maladies, etc.

Présidents d'honneur.

MM. Docteur BÉRILLON, ❋, médecin inspecteur des asiles d'aliénés, Paris.
BOIRAC, ❋, ancien recteur de l'Académie de Dijon († 1920).
Docteur BURLUREAUX, O❋, ancien professeur au Val-de-Grâce, Paris († 1931).

Membres d'honneur.

MM. Ch. BAUDOUIN, professeur à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève.
Amiral BEATTY, Londres.
Docteur Charles DE BLOIS, Sanatorium de Trois-Rivières, Canada.
Le Grand-Duc BORIS DE RUSSIE.
Docteur BOUCHER, O❋, président honoraire de la Société protectrice des animaux, Nancy.
BOVET, directeur de l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève.
CLAPARÈDE, professeur de psychologie à l'Université de Genève.
Docteur COSTE DE LAGRAVE, Paris († 1924).
Docteur DUMONT, Nancy.
Docteur Bernard GLUECK, New-York.
Docteur JOIRE, ❋, ancien président de la Société universelle d'Etudes psychiques, Lille († 1931).
MENGIN, C❋, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats, ancien maire de Nancy († 1925).
Paul MÉROUZE, sous-préfet de Neufchâteau.
Docteur M. S. MONIER-WILLIAMS, Londres.
Rev. O'FLAHERTY, Edimbourg.
Colonel POIRINE, O❋, trésorier honoraire de la Société Lorraine de Psychologie, Nancy.
Docteur PROST, Paris.
E. REYMOND, Winterthur (Suisse).
Docteur STUMPER, Ettelbrück (Luxembourg).
J. TACNET, secrétaire honoraire de la Société Lorraine de Psychologie, Paris.
Docteur WITRY, Metz.
Docteur DUDLEY D'AUVERGNE WRIGHT, Parracombe (Angleterre).

Bureau.

Mme E. COUÉ, *présidente ;*
M. MILLERY, *vice-président ;*
M. H. LEMOINE, *trésorier ;*
Commandant MÜLLER, O❋, *secrétaire.*

SUGGESTION ET BON SENS

3e Causerie

(*par radio à la Y. M. C. Association.*)

La simplicité est à la base de toutes les grandes choses. Le corps humain lui-même a commencé par une simple cellule. Comme Shakespeare l'a dit, il y a déjà longtemps : « Rien de ce qui se présente d'une manière simple ne saurait être faux. » Et la croyance populaire dans les choses simples du passé est d'une sagesse éprouvée.

Ce fut la chute d'une pomme qui donna à Newton l'idée de la gravitation dont il formula plus tard la loi. Papin, en observant l'eau qui bouillait dans une marmite, découvrit la puissance de la vapeur. En voyant un homme tomber d'une maison, Einstein fut amené à trouver et à formuler sa théorie de la relativité.

Néanmoins les gens persistent à croire qu'en ce qui touche notre corps et notre esprit (1), plus une chose est difficile à comprendre, plus elle a de valeur. Ils l'estiment d'autant plus qu'elle est plus ardue, et, en conséquence, les choses les plus compliquées en science et en médecine sont toujours considérées par eux comme les meilleures.

Mais les méthodes de suggestion et d'autosuggestion sont si simples qu'elles sont employées par chacun de nous dès le berceau. Toutes nos paroles et tous nos actes sont le résultat de la suggestion. Par exemple, imaginez que j'ai devant moi un bébé de quelques heures seulement reposant sur un coussin. On l'a séparé de sa nourrice et de ses parents,

Je vous demande quel est le centre de direction chez ce petit enfant. Chez tout être vivant, petit chat ou petit chien, il y en a un, comme chez l'enfant. Bébé prend sa première nourriture : que devient-elle? Auquel de ses muscles s'adresse-t-il pour faire passer cet aliment dans son estomac? Et lorsque cet aliment y est arrivé, que se passe-t-il? Dans quelle proportion les sucs gastriques se mélangent-ils avec le lait? Comment certaines glandes se comportent-elles? Comment la nourriture pénètre-t-elle cet organisme de six ou sept livres? Nous voyons le bébé fermer les yeux et dormir

---

(1) Le mot employé en anglais par l'auteur est le mot « brain », (*N. d. l. R.*).

profondément, mais nous savons qu'il se passe dans son intérieur des réactions entièrement cachées à nos yeux.

Tout cet immense travail s'exécute sous la direction de l'inconscient (1). Si nous revoyons le même enfant six mois plus tard, nous le trouverons beaucoup plus gros, avec un développement proportionné. Qu'est-ce qui règle ce développement? Nous commençons alors à comprendre que l'inconscient (1) est en relation avec tous les tissus du corps et que cette relation s'établit au moyen des nerfs.

Pendant cette période de sa vie, l'enfant n'a pas fait grande attention à ce qui se passe autour de lui. Pourvu qu'il soit au chaud et qu'on lui donne la nourriture appropriée, il est plus ou moins content. Et les milliers de processus de croissance continuent sans interruption.

Considérons maintenant le petit être au point de vue de son extérieur et essayons de distinguer combien de ses sens réagissent et quelle impression son entourage fait sur lui. Le Dr Watson a étudié pendant un certain temps ce difficile problème à la John Hopkins University où il a fait des expériences sur 400 enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de dix-huit mois. Il trouva que le nouveau-né n'a ni le sens de la vue ni ceux du goût et de l'odorat, et qu'un serpent ou une grenouille qu'on placerait sur sa figure ne provoquerait aucune sensation.

Vous entendez souvent dire que Mme X. ou Mme Y. a un ravissant bébé, mais que le pauvre enfant louche! Dans bien des cas cela signifie que l'enfant n'est pas encore maître du mécanisme qui permet à ses yeux de se mouvoir dans le même axe. Au bout de quelque temps il le devient et le strabisme disparaît.

En outre, si vous réfléchissez, vous vous apercevrez que l'enfant en venant au monde n'a aucune notion de ce qui l'entoure — sa nourrice, le médecin, sa mère, son berceau — toutes personnes et choses sur lesquelles nous avons non seulement des idées nettes, mais dont chacune en engendre d'autres.

Ainsi l'enfant est incapable de « voir » dans le sens que nous attachons à ce mot. Son odorat est rudimentaire et ne se développe que lentement : une odeur nauséabonde ne l'affecte pas plus que le parfum des roses. N'avez-vous

(1) Voir la note page précédente (*N. d. l. R.*).

jamais entendu une maman dire à un petit enfant qui joue dans la rue : « Ne t'amuse pas près de cette mare, elle sent horriblement mauvais. »

Le sens du goût n'est pas plus développé chez l'enfant; il absorbera l'aliment le plus insipide avec la plus grande satisfaction et prendra de l'huile de foie de morue aussi volontiers que du jus d'orange. C'est à nos sens de la vue et du goût que nous devons une grande partie du plaisir que nous éprouvons à manger. Si vous mettez une solution acide diluée sur la langue du petit enfant, les glandes salivaires seront affectées et il commencera à baver. Ce sera sa seule réaction au sens du goût.

Son sens du toucher est de même presque inexistant. On est quelquefois obligé de lier les mains des enfants pour les empêcher de s'écorcher avec leurs ongles. Ces blessures qu'ils s'infligent eux-mêmes ne semblent pas les toucher. Il y a cependant une faculté qui commence à se montrer très peu de temps après la naissance, c'est celle de l'ouïe. Si vous vous approchez d'un bébé âgé seulement de quelques heures et reposant avec calme et que vous frappiez dans vos mains, que vous agitiez une sonnette ou que vous fassiez un bruit subit, il y sera aussitôt sensible. De là nous pouvons conclure que c'est le son qui frappe le premier le cerveau de l'enfant.

Partant de cette idée, nous avons trouvé que le meilleur moyen de calmer un enfant est de lui chanter une petite berceuse. De son côté, le bébé lui-même apprend bien vite à faire de la suggestion à ses parents ou à sa nourrice. Si on le prend et qu'on le caresse chaque fois qu'il crie, il criera de plus en plus souvent. Tant de mères deviennent ainsi les victimes inconscientes de la suggestion de leurs enfants.

L'éducation de l'enfant ne peut pas commencer trop tôt; les heures de ses repas, de son sommeil, doivent être réglées; par le son de la voix de ses parents ou de sa nourrice, il peut comprendre bien des ordres avant d'être capable de s'exprimer.

Vous avez déjà dû voir « un tout petit bout » aller fermer la porte ou venir saluer un visiteur sur un ordre de ses parents, alors que les seuls mots qu'il sait dire se bornent à « papa » et « maman ». Ce qui vous frappe le plus quand vous vous donnez la peine d'y réfléchir, c'est la constante répétition des mêmes paroles qui doit se continuer pendant

longtemps avant que l'enfant arrive automatiquement à se les assimiler.

Si vous voulez bien peser tout ce que vous avez fait depuis votre lever ce matin et ce que vous pourrez faire pendant le reste de la journée, vous trouverez par une sérieuse analyse que tous les actes que vous accomplissez reposent sur des idées qui ont pénétré dans votre inconscient (1) par la voie la plus ancienne, le sens de l'ouïe.

Après vous être levé ce matin vous avez traversé votre chambre : est-ce que l'idée de vous tenir droit en marchant vous est venue subitement, et le pouvoir de vous arrêter à volonté a-t-il jailli instantanément? N'est-ce pas à la suite d'encouragements répétés, de chutes nombreuses souvent pénibles que vous êtes arrivé à la maîtrise complète de cet art?

Vous avez pris votre bain. Comment avez-vous su de quelle façon procéder? Combien de fois ne vous a-t-on pas dit de vous laver proprement et minutieusement, ou de vous savonner les mains avant d'aller à table?

Vous avez brossé et peigné vos cheveux. Comment avez-vous appris à le faire? Puis vous vous êtes habillé. Qui vous a enseigné l'opération compliquée d'introduire un bouton dans une boutonnière? En me promenant un jour dans le Central Park, j'entendis une bonne d'enfant dire à un petit garçon d'environ quatre ans qui, voulant faire son ouvrage lui-même, avait passé le premier bouton de son vêtement dans la deuxième boutonnière : « Combien de milliers de fois ne vous ai-je pas dit de vous boutonner convenablement? Vous devriez voir que vous vous y prenez mal. »

Prenez votre langue maternelle, tous les mots que vous prononcez. Comment avez-vous appris à parler? Disposiez vous, à l'âge de six ans, du vocabulaire d'un Milton ou d'un Shakespeare? Comment avez-vous appris à lire, à écrire, à connaître votre table de multiplication? Pensez au temps que vous avez donné à l'étude de l'addition, de la soustraction, de la division, avant d'être capable de bien compter votre monnaie.

Pensez aux mots dont l'orthographe vous est si familière. Combien de fois avez-vous dû les répéter avant de pouvoir les écrire sans réfléchir sur chaque lettre? Rappelez-vous les

---

(1) Même observation que p. 1 (*N. d. l. R.*).

poèmes appris en classe et retenus à force de répétition. Maintenant des fragments de ces mêmes poèmes vous viennent naturellement aux lèvres et vous pouvez à l'occasion en faire des citations ou corriger l'ami qui se trompe.

Comment avez-vous appris à dire « s'il vous plaît » et « merci », à vous comporter dans vos relations journalières avec vos parents, vos amis, vos connaissances, les étrangers, à connaître la valeur de l'argent, ou même à accomplir l'action très compliquée de vous moucher? Tout, dans la vie, doit être appris, le commerce comme la pratique des affaires, et de la même manière, par des instructions répétées continuellement jusqu'à ce que peu à peu ce qui était difficile devienne plus facile et finisse par se changer en habitude.

Les sept premières années de notre vie sont les plus importantes car, durant ce laps de temps, nous apprenons les règles qui devront diriger notre conduite future au milieu de l'immense complication des relations sociales. Les fondations de notre caractère et de notre conduite en général seront alors assises. La maison qui est bâtie sur le sable ne peut pas résister aux orages et aux tempêtes de la vie. et pour ceux qui ont le malheur de n'avoir pas de bases solides, il n'y a qu'un seul remède, jeter à bas le vieil édifice et en rebâtir un sur des fondations meilleures et plus solides. C'est ce qu'avec l'aide de la suggestion nous sommes capables de faire. Nous pouvons affaiblir et rejeter les mauvaises idées et les mauvaises habitudes anciennes et en acquérir de meilleures qui nous soutiendront, en nous rappelant toujours que nous avons en nous une immense faculté d'amélioration et que cette faculté est sous la direction de notre cerveau inconscient.

J. Stewart ROGERSON,

Directeur de l'Institut Coué de New-York.

(*A suivre*). (Traduit de l'anglais).

PROPOS DU PRATICIEN

Nous lisons avec intérêt dans « L'Union médicale des Praticiens français » du 10 juillet 1931 un article du Dr Béliard où celui-ci expose et reproduit l'enseignement de la méthode de M. Coué.

L'application par les médecins de ses idées était le but que M. Coué désirait le plus atteindre pour le plus grand bien des malades, et il serait heureux de constater que ce résultat est de plus en plus obtenu depuis qu'il n'est plus. (*N. d. l. R.*).

Eliphas Lévi, qui fut le rénovateur des sciences magiques, a dit : « Si vous voulez entrer impunément dans la cage d'un lion, imaginez-vous que c'est un chien. »

On pense communément que toute la force de l'homme est dans la volonté. La force volontaire est très coûteuse et très limitée; elle est discontinue et s'épuise; elle suscite et provoque les résistances; les délibérations de l'intelligence la diminuent ou peuvent la diriger dans un sens contraire aux réelles capacités de notre être. Pour atteindre un but, il faut assurément d'abord le vouloir et persister à le vouloir; mais il faut aussi que cette volonté soit *une affaire entendue* et laisse le champ, pour l'exécution, à d'autres forces qui sont en nous, celles de l'automatisme, dix mille fois plus étendues. L'intelligence conçoit et la volonté entreprend, mais ces conditions initiales une fois remplies, le succès dépend d'actes subconscients déterminés par des *images*.

Nous possédons en nous un *moi* qui n'a pas été constitué par les acquêts de notre raison, un *moi* magicien que nous connaissons mal, le même sans doute qui commande obscurément à la vie de nos organes et en qui réside notre naturelle puissance. Ce *moi*-là obéit aux *images* comme l'autre obéit au raisonnement, et l'autre est faible sans lui. Vous ne réussirez dans vos entreprises que si vous formez une image de vos moyens de succès, de la marche à suivre et — par anticipation — du problème résolu, qui soit assez vive pour masquer les difficultés, les obstacles, les dangers, l'opposition d'autrui. La vision du succès conditionne le succès; la vision de l'échec possible engendre l'échec. Le moteur

étant en marche, tout doit disparaître hors l'image du but et, fût-il presque impossible à atteindre rationnellement, il y a les plus grandes chances pour qu'on l'atteigne. Quand Lindbergh, une fois tous ses calculs faits, s'envola par-dessus l'Atlantique, croyez bien que pas une fois, durant son voyage, il ne regarda le gouffre au-dessous de lui et ne se représenta la possibilité d'y être précipité, son regard voyait par anticipation les côtes d'Europe et le triomphe; et c'est beaucoup pour cela qu'il a passé.

Un homme hésitera à franchir une corniche même assez large, à cinquante mètres au-dessus du sol, parce qu'il a la connaissance du vide à son côté; et tous les efforts de volonté qu'il déploiera n'aboutiront qu'à le faire chanceler un peu plus et qu'à compromettre son équilibre. Mais un somnambule qui n'a plus de raisonnement, qui n'a plus pour guide que l'image de son rêve, traverserait sans broncher, sur une planche large de vingt centimètres, la distance séparant les deux sommets des tours de Notre-Dame.

Une image forte de la chose à faire confère la puissance de faire la chose; il semble que cette image produise en nous automatiquement un groupement harmonieux, une coordination parfaite des innombrables vies élémentaires et cellulaires dont notre vie est le composé social, une *unanimité* dans l'accomplissement des mouvements utiles, une sorte de complet assentiment qui manque à l'acte raisonné justement parce que le propre de la raison est de douter et de discuter.

En somme, le dynamisme d'un homme est mesuré par sa capacité à recevoir ou à former des images. Tout ce qui est imaginable est réalisable et si l'absurde est impossible, c'est parce qu'il ne saurait être imaginé.

A un paralytique auquel la foi a ôté le sens du vraisemblable, le thaumaturge dit : « Tu peux marcher ». Et il marche. A un malade tourmenté de digestions difficiles, le médecin administre des boulettes de mie de pain en les donnant pour des pilules merveilleusement actives, et il digère. A un sujet dont la raison est engourdie par l'hypnose, l'hypnotiseur dit qu'une masse de deux cents kilos n'en pèse que cinquante, et il la soulève sans peine; qu'il a été piqué, et le sang perle au lieu prétendu de la piqûre; qu'il fait chaud, et il sue, qu'il fait froid, et il gèle; qu'il est un orateur et, fût-il bègue, il sera éloquent. On pourrait tout

aussi bien lui faire franchir un terrain battu par des mitrailleuses ou entreprendre une négociation difficile; toute réserve faite en ce qui concerne l'élément chance, il réussira; et l'élément chance lui-même paraît être au service de *celui qui ne doute pas*. En lui on a substitué à ce qui est, l'image de ce qui doit être, il la réalise tout droit, linéairement, en ignorance des obstacles.

Or, ces choses surprenantes qu'un homme peut accomplir dans son semblable en lui imposant des images par suggestion (modifications de la physiologie du sujet, augmentation de son dynamisme, changements dans son caractère et dans son comportement social, développement d'aptitudes ignorées, etc.), on les réalisera sur soi-même en exerçant sa propre faculté de produire et de fixer des images correspondant aux buts que l'on poursuit. C'est l'autosuggestion. On parle souvent de l'éducation de la volonté. Il faudrait dire : éducation de l'imagination. Où l'énergie volontaire intervient, c'est dans l'astreinte régulière aux exercices d'entraînement. Mais il ne s'agit nullement de *vouloir pouvoir*; ce qu'il faut, c'est *se représenter figurativement qu'on peut*. C'est la représentation figurée du succès qui détermine la coordination harmonieuse et naturelle des actes qui y conduisent.

Ce que l'on se propose, c'est d'acquérir un assez complet empire sur soi-même pour diriger tout son dynamisme vital sur la vision du point à atteindre. L'exercice consistera à former une image très vive de ce point et, pour cela, à abolir toutes discussions propres à l'affaiblir, toutes images émotives qui joueraient le rôle de contre-suggestions. Si je veux me soulager d'une douleur, je dois m'opposer à la représentation de l'organe souffrant, de la cause dont il souffre, du danger à craindre. Si je veux me corriger d'un vice habituel, il faut écarter l'image de la satisfaction que j'obtiendrais en y cédant. Si je veux accomplir un exploit périlleux, il importe que je sois distrait de la vision du péril. Si je sollicite le suffrage d'une personne influente, que je ne sois pas ému de sa supériorité sur moi et des conséquences d'un refus.

Mais comment disperser ces images émotives? Tous les moyens pratiques partent de ce principe : une *émotion s'évanouit d'elle-même lorsqu'on entrave sa manifestation physique*. Et là nous revenons à l'exercice de l'énergie volontaire. Appliquez-vous à une existence réglée strictement, sans vous

permettre aucune fantaisie qui en compromette l'ordre. Que l'heure du travail, celle des repas, celle du sommeil, celle du plaisir même soient également sacrées. Y eût-il une catastrophe au logis, ne permettez pas qu'on vous en avertisse avant l'instant où finit votre occupation présente. Etablissez vos menus suivant les préceptes d'une hygiène rigoureuse. Exercez votre respiration à des mouvements amples et réguliers et si quelque pensée ou quelque événement s'offre à vous émouvoir, observez de ne pas respirer plus rapidement et commandez à vos traits d'être impassibles, à votre parole, à votre démarche, d'être égales et mesurées. Exercez-vous chaque jour, à regarder fixement un objet dans un temps de plus en plus long. Lorsque vous parlez, fût-ce à l'homme le plus puissant, tenez vos yeux fixés sur la racine de son nez, et s'il vous parle, écartez légèrement de son visage la ligne de votre regard; ainsi vous lui ferez subir votre ascendant et vous éviterez d'éprouver le sien. Placez-vous dans l'ombre, et lui dans la lumière. Pensez à ce que vous avez à dire et à faire et non pas au jugement qu'on portera sur ce que vous dites et faites. Sous-estimez légèrement la personne ou l'obstacle qui est devant vous; surestimez légèrement ce qui tient à votre personnalité. Imaginez-vous supérieur ou tout au moins égal à ce qui s'oppose à vous; et d'ailleurs vous ne vous tromperez pas : un homme vaut toujours un homme et toujours mieux qu'une chose.

Arrêtons-nous. On a rempli des livres de ces préceptes-là. Ils constituent toute l'éthique du succès et, si l'on veut bien le comprendre, *toute la Magie.*

Dr Octave BELIARD,
L'Union médicale des Praticiens français,
10 juillet 1931.

L'AUTOSUGGESTION AU POINT DE VUE DE SON INFLUENCE SUR LA FAIM

Après m'être appliqué pendant sept ans à moi-même et avoir appliqué à mille malades l'autosuggestion selon la méthode Coué, je viens communiquer le résultat de mes observations sur son influence au point de vue de la réforme des instincts innés, de la possibilité de les réprimer, de les diriger, en créant de nouveaux états qui ne sont que le produit des différentes autosuggestions.

Quoique l'autosuggestion employée régulièrement suivant la méthode Coué donne, ainsi qu'il l'a dit lui-même, d'excellents résultats sous le rapport médical et dans l'éducation, comme l'ont déclaré ses élèves, Charles Baudouin et ses autres disciples, la question de l'application de l'autosuggestion à la suppression des différents instincts est encore trop peu étudiée pour qu'on puisse citer toute une série de résultats très intéressants et pratiques. Dans ce petit aperçu je parlerai plus spécialement des observations que j'ai faites sur moi-même pendant ces deux dernières années dans des jeûnes réitérés, de leur influence sur moi, et de celle exercée sur plusieurs malades dont les jeûnes ont été de courte durée.

Le jeûne avait d'abord pour but d'étudier sur moi-même la possibilité d'étouffer facilement à l'aide de l'autosuggestion l'instinct alimentaire, de noter dans l'organisme certains changements qui pouvaient avoir de l'importance sous le rapport médical, et enfin d'établir l'influence éducative du jeûne.

Tous les jeûnes que je me suis prescrits l'année dernière ont duré d'un à cinq jours; pendant ce temps je me suis abstenu complètement de toute nourriture et de toute boisson dans le but de distinguer ce jeûne de celui de 1928.

En 1928, avec l'aide de l'autosuggestion, je n'avais rien mangé pendant dix jours, mais j'avais bu chaque jour trois verres d'eau dans lesquels j'avais ajouté un peu de sucre (45 gr.), de l'acide tartrique (10 gr.), du bicarbonate de soude et de l'essence de citron (limonade gazeuse).

L'autosuggestion préparatoire consistait en ceci : cinq à

sept jours avant le jeûne que je commençais toujours dès le matin, outre la suggestion suivant la méthode Coué : « Tous les jours à tous points de vue je vais de mieux en mieux », que je fais régulièrement 20 fois le matin et 20 fois le soir, je me faisais une autosuggestion particulière se rapportant à mon cas; je répétais le matin, le soir et pendant la journée : « Dans quelques jours je supporterai le jeûne à merveille, les aliments solides et liquides me deviendront odieux, ils me causeront du dégoût, j'aurai mal au cœur en les voyant..., le jeûne régénérera mon âme, l'air me remplacera la nourriture »..., ou : « je suis las de manger, etc... ». La veille du jeûne je mangeais un peu plus que d'habitude, je prenais en me couchant un verre ou un verre et demi de limonade gazeuse et le lendemain, après l'autosuggestion, je ne sentais pas la faim ou bien elle ne me produisait aucune sensation désagréable ou douloureuse.

Du mois d'août 1929 jusqu'au même mois de 1930, le nombre de mes jeûnes a été de douze, totalisant vingt-deux jours d'abstinence complète.

Il est intéressant de remarquer que la résistibilité de l'organisme aux maladies infectieuses et la capaticé de travail, loin de diminuer, augmentaient au contraire avec le jeûne. L'autosuggestion appliquée d'une façon rationnelle et commencée au moment propice, comme je l'ai constaté dans mon premier jeûne de dix jours, dans l'été de 1928, peut non seulement paralyser la faim, mais même provoquer une sensation opposée, comme le rassasiement, l'indifférence ou même le dégoût de la nourriture. L'autosuggestion, pendant ce temps d'épreuve et surtout après, produit un effet excellent : cela s'explique tout d'abord par l'état moral, par la satisfaction de la victoire de l'esprit sur le corps, d'une volonté consciente sur la résistance inconsciente et puis, probablement, par la libération temporaire de l'organisme de l'effet constant et nuisible des matières putrescibles et d'autres toxines qui l'empoisonnent pendant la digestion.

Le seul phénomène désagréable produit par ces jeûnes est un sommeil très léger et court (de 4 à 6 heures). Chaque fois, même pendant un jeûne d'un jour, j'ai eu des rêves, parfois des cauchemars, donnant souvent dans l'érotisme, tandis qu'ordinairement je dors profondément sans rêver pendant sept à huit heures. Dans les jeûnes complets de courte durée, deux à trois jours, je n'éprouvais aucune sen-

sation désagréable, mon humeur était toujours calme, paisible et joyeuse; je conservais ma capacité de travail; seulement, après le deuxième ou le troisième jour, je constatais un peu de lenteur dans mes mouvements et un ralentissement dans mon travail intellectuel, quoique sa qualité ne diminuât point même après les jeûnes de cinq jours; je m'en étais facilement convaincu pendant mes séances d'autosuggestion suivant la méthode Coué : l'expérience des mains fermées et l'impossibilité de les desserrer, la chute en avant et en arrière me réussissaient très facilement et sur un grand nombre de malades, c'est-à-dire que le pourcentage des expériences réussies dépassait considérablement celui de mes séances ordinaires, car, grâce à l'excitation produite par le jeûne sur le cerveau, la faculté de transmettre mes pensées par la suggestion augmentait; j'ai fait nombre de fois la même remarque de cette augmentation de l'activité intellectuelle lors de mes leçons à l'Ecole de Pharmacie : ma parole était extrêmement facile, mes impressions étaient plus nettes et se transformaient tout naturellement en images: c'est ce qui justifie le proverbe latin : « *Satur venter non studet libenter.* » En effet, même pendant un jeûne complet de cinq jours, l'activité du cerveau se manifeste avec une grande force et nous donne une conscience très réelle de la victoire de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps.

Pendant mes jeûnes de l'automne de 1929, malgré l'épidémie de grippe, malgré cette saison à Leningrad (que je ne connaissais plus depuis 13 ans), malgré le manque de nourriture, les mauvais repas dans les restaurants, les aliments pauvres en calories, avec un travail intellectuel intensif (en moyenne six à huit heures de leçons par jour) et la fatigue du trajet à pied pour me rendre aux différentes cliniques de la ville, non seulement je n'ai pas été malade une seule fois, mais mon haymoryte chronique et ma rhinite ont disparu sous l'influence des jeûnes périodiques d'un ou deux jours par mois.

D'après mes observations sur les jeûnes à l'aide de l'autosuggestion, je n'ai pas trouvé de différence entre le jeûne atténué par de l'eau et le jeûne absolu; dans les deux cas la faim est facilement domptée par l'autosuggestion, et si même on se sentait quelque envie de manger aux heures habituelles, cette envie était vite réprimée par une autosuggestion appropriée.

Dans tous mes jeûnes je n'ai éprouvé aucune sensation douloureuse de faim, même je n'y trouvais rien de pénible et je n'étais pas dans la situation désagréable d'un homme affamé.

Ce qui est intéressant à remarquer, c'est que les jeûnes répétés aux intervalles réguliers d'une ou deux semaines se supportaient toujours de plus en plus facilement; il est évident que l'organisme s'entraînait inconsciemment à une certaine résistance.

Sans doute, nous pouvons au moyen de l'autosuggestion non seulement augmenter notre volonté, affermir notre caractère, mais aussi agir dans une direction déterminée sur nos instincts naturels dont jusqu'à présent la rééducation paraissait impossible à beaucoup.

Les pédagogues de nos jours n'ont pas assez apprécié la méthode Coué sous le rapport de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse; il est à espérer qu'une étude plus approfondie et plus sérieuse de cette méthode aura pour résultat une éducation plus parfaite de la génération qui grandit; elle lui inculquera de nouvelles habitudes d'optimisme, de vigueur morale qui pourront nous donner des hommes forts de corps et d'esprit, préparés à la lutte pour la vie, capables de défendre leurs intérêts et ceux de la société, des hommes qui, par leur haute culture et leurs grandes qualités morales, seront dignes du XX[e] siècle.

Dr A. SEMITCHOFF.
Nijnii Novgorod.

(Traduit du russe par A. Domidova.)

. . . .

Fragment d'une lettre d'un de mes malades sur le jeûne par autosuggestion :

« Au mois de février de l'année dernière j'ai fait une nouvelle expérience intéressante qui consista à me suggérer un dégoût complet de la nourriture. J'avais devant moi du beurre, des œufs et d'autres aliments, je les regardais avec indifférence sans éprouver aucune sensation de faim. Quand, après six jours d'abstinence, j'essayai de manger, la force de l'imagination était telle qu'auparavant je dus me faire une autosuggestion contraire. »

Kalatchevsky,
26 juillet 30.

DU CONTENTEMENT

Moins nous demandons à la vie, plus elle nous donne

Coué, qui a découvert la loi de l'effort converti, insiste pour que dans toute suggestion on évite absolument de faire appel à la volonté. La puissance de l'idée suffit seule pour assurer le succès de l'hétérosuggestion comme de l'autosuggestion. Pour que cette force de l'idée puisse agir, l'homme doit être soutenu par une grande confiance, par une foi absolue dans la réalisation de son désir. « Ta foi t'a sauvé », a dit Jésus à un homme qu'il venait de guérir. Dans un autre passage de l'Evangile, on rapporte qu'un jour Jésus n'avait opéré que peu de guérisons parce que les gens ne croyaient pas en lui.

C'est d'un état psychique que dépend en dernière analyse le résultat d'une suggestion. La certitude de pouvoir être délivré de la maladie, du chagrin ou de la douleur, fait l'effet d'un baume sur l'âme meurtrie. L'homme ressent une paix intérieure, une sorte de contentement qui le dispose à accepter son sort. C'est alors seulement que la suggestion proprement dite pourra agir sur lui, réveiller en lui les forces qui le guériront de ses maux physiques ou moraux. Car, qu'on ne s'y trompe pas, qu'il s'agisse d'hétérosuggestion ou d'autosuggestion, la guérison sera toujours réalisée par la force qui réside en nous. Tous, nous possédons la faculté de guérison, de régénération. S'il en était autrement, comment serait-il possible que des hommes passés par les plus dures épreuves sous le poids desquelles ils croyaient succomber, se soient relevés, purifiés par la lutte contre la souffrance?

Cependant la plupart ont besoin d'un mot magique qui réveille en eux ces forces de résurrection. La formule peut varier, mais une des meilleures et des plus efficaces est celle de Coué qui a fait ses preuves des milliers de fois : « Tous les jours, à tous points de vue, je vais de mieux en mieux ». Elle crée cet état de paix intérieure qui est indispensable pour l'heureux développement du corps et de l'esprit. Aussi ne peut-on pas faire un plus noble accueil à quelqu'un que par ces paroles : « Que la paix soit avec vous ! » Nous ressentons du bien-être au contact de gens heureux : la paix de leur âme semble bannir nos soucis, le repos de leur cœur se communique au nôtre.

On m'objectera que le contentement peut avoir pour conséquence le danger d'un arrêt physique et moral parce que, se trouvant satisfait de ce que l'on a, on ne souhaitera rien de plus. A remarquer que la formule de Coué est : Tous les jours, à tous points de vue, je vais de *mieux* en *mieux*, et non : Je vais bien... Elle s'adresse donc en quelque sorte à l'homme spirituel qui est en nous, qui ne peut dire à aucun moment de sa vie : Arrêtons-nous ici, nous y sommes si bien ! mais qui doit tendre sans relâche vers des objectifs plus élevés et plus nobles. Ce serait méconnaître notre tâche morale que de ne vouloir trouver dans le contentement qu'un état de satisfaction égoïste, c'est-à-dire de renonciation à tout perfectionnement. Le sens est tout autre. Etre content signifie être reconnaissant de ce qu'on a déjà obtenu. Ce sentiment ne doit pas nous permettre de nous immobiliser dans l'inertie, mais au contraire il doit nous pousser à croire à la réalisation de désirs futurs. Un peu de la sérénité enfantine de saint François d'Assise qui considérait comme ses frères et ses sœurs le soleil, le feu, le vent, les bêtes de la forêt, s'épanouira dans nos cœurs quand nous serons enfin arrivés à jouir ainsi des choses. C'est alors que se vérifiera cette maxime : Moins nous demandons à la vie (c'est-à-dire moins nous en exigeons) plus elle nous donne.

. . . .

Etre content signifie aussi être capable de s'adapter aux circonstances et d'en tirer le meilleur parti possible. C'est une science de la vie que beaucoup ignorent encore. L'homme qui la pratique sait se plier aux événements, voir les choses par leur meilleur côté ou, tout au moins, accepter de bonne grâce ce qu'il ne peut pas empêcher. Supposons que, pour une raison quelconque, le train dans lequel nous voyageons reste en panne en pleine voie pendant une bonne heure. Certains voyageurs se lamentent, pestent, s'irritent, ce qui, en aucune façon, ne remédie au mal ; quant à nous, nous mettons à profit l'occasion pour écrire, en toute tranquillité d'esprit et d'une main calme, la lettre que nous comptions écrire à l'hôtel à notre arrivée. Nous sommes ainsi restés maîtres de la situation, tandis que les autres se sont laissé démoraliser par ce contre-temps.

Celui qui est content de son sort ne connaît pas l'envie. Ce sentiment haïssable ne peut pas trouver place dans le cœur de l'homme qui pense avec joie : « Je suis moi-même ;

c'est pourquoi je ne peux pas chercher à me comparer à qui que ce soit. Ce qui m'appartient me reviendra tôt ou tard. Pour quelle raison serais-je mécontent de ma destinée? C'est à *moi* de mettre à l'épreuve et d'utiliser les facultés qui me sont échues en partage. Allons, courage! à l'œuvre! Ma confiance me permettra d'arriver à un bon résultat. Pourquoi envierais-je mon voisin plus favorisé de la fortune, qui ne vise qu'à amasser de nouvelles richesses, sans s'offrir aucune jouissance d'ordre intellectuel ou matériel? Le poète Lessing n'a-t-il pas dit : « Celui qui n'a pas assez parce qu'il « ne sait pas se contenter ou parce qu'il ne sait pas économiser « est encore, au sens profond du mot, plus pauvre que celui « qui manque réellement de ce qui est apparemment le néces- « saire. » Il ressemble à un affamé qui ferait constamment la cuisine, mais qui ne se mettrait jamais à table. N'est-ce pas le cas de rappeler ici la leçon de sagesse de Gœthe qui nous dit : « La plus grande richesse de l'homme, c'est son cœur lorsqu'il est assez grand pour ne désirer aucune richesse. »

Je suis cent fois plus heureux et plus libre que cet homme riche si je sais me contenter d'un repas simple plutôt que de surcharger mon estomac par des mets recherchés; si j'ai plus de plaisir à marcher qu'à ne circuler que dans une magnifique limousine, si j'ai assez de deux costumes au lieu d'avoir l'ennui de choisir entre vingt.

Tous, lorsque nous étions encore enfants nous nous sommes intéressés à l'histoire de Jean le Fortuné; peut-être avons-nous même ri de sa bêtise, mais nous étions alors trop jeunes pour comprendre le sens profond de ce conte. Jean troque son gros morceau d'or contre un cheval, le cheval contre une vache, la vache contre un cochon, le cochon contre une oie, l'oie contre une meule de grès, et il n'est heureux et débarrassé de tout souci que lorsque la meule tombe lourdement dans le puits. Il ne possède alors plus rien que lui-même. Qu'est-ce qui pourrait encore lui manquer?

Cette petite historiette sur le contentement peut se compléter par la fantaisie suivante : Les trois souhaits. Une bonne femme donne à un jeune couple la permission de formuler trois souhaits qui seront exaucés; il les fait d'une façon si irréfléchie qu'à la fin il n'est ni plus pauvre ni plus riche. La sagesse populaire exprime une grande vérité par ces mots : « Aie un but bien déterminé dans tes désirs comme dans tes

actions ! Le véritable pauvre n'est pas celui qui possède peu, mais celui qui désire beaucoup. »

La valeur morale du vrai contentement ressort encore mieux du conte du pauvre et du riche. Dieu le Père descend un jour sur la terre pour visiter les hommes. Il frappe à la porte du riche, mais il est repoussé durement; il va alors chez le voisin qui l'accueille avec affabilité et lui sert un repas simple, mais savoureux. En remerciement il engage ses hôtes à formuler trois souhaits qu'il promet d'exaucer. Ces braves gens demandent la santé et une longue vie, car ils n'ont pas d'autre désir. Alors Dieu le Père change leur cabane en une jolie maisonnette, puis prend congé. Le lendemain la femme du riche s'aperçoit de la transformation et court raconter le miracle à son mari. Celui-ci se précipite chez son voisin, le pauvre, et lui demande ce qui s'est passé. Il saute alors sur son cheval qu'il lance au galop à la poursuite du voyageur, le rejoint enfin, et le prie de lui accorder trois souhaits. Dieu le Père y consent et l'avertit en même temps de ne faire que des souhaits raisonnables. Mais il les fait si étourdiment qu'il est forcé de sacrifier le dernier pour remédier à l'effet désastreux des deux premiers.

Il existe encore bien d'autres contes qui, sous une forme symbolique, font comprendre le sens et la valeur d'une vie dont le but est bien déterminé; dans tous on voit que, seul est sage, celui qui sait borner ses désirs au point de vue des biens matériels et qui attache plus de prix aux richesses intellectuelles et spirituelles.

Ainsi, la vraie signification du contentement trouve son expression dans la faculté qu'il nous donne de nous adapter aux circonstances quelles qu'elles soient et d'en tirer le meilleur parti possible. Pour y réussir il s'agira que nous limitions souvent nos désirs matériels, mais jamais nous ne devrons arrêter nos efforts spirituels. S'arranger des choses matérielles ne signifie donc en aucune façon être mort spirituellement, mais c'est le *contentement de soi-même* qui signifie l'arrêt du développement spirituel. Quel homme serait assez aveugle pour déclarer ouvertement : « Tel que je suis, je me trouve parfait ! »

De même que, d'un côté, le sentiment de sa propre infériorité peut paralyser la vie spirituelle et psychique d'un homme, de même, d'un autre côté, la conviction de sa propre perfection conduit au même résultat qui est un point d'arrêt

absolu. Le premier cas excite la pitié, mais l'autre provoque notre raillerie. Entre le nerveux toujours anxieux, toujours mécontent de lui-même, et l'être satisfait, imbu de l'idée de sa propre valeur, se place l'homme bien équilibré qui n'est pas le jouet des circonstances extérieures, mais qui, plein de confiance dans ses propres forces, marche, conscient du but qu'il poursuit, vers un idéal toujours plus élevé et plus noble.

Elly GLASER.

(*Revue suisse de psychologie appliquée*).

juillet 1929.

QUELQUES MOTS SUR LA PRATIQUE DE LA SUGGESTION

Pourquoi ne suffit-il pas de répéter mentalement la formule de suggestion ?

Dans toutes ses conférences comme dans tous ses écrits, Coué a toujours dit et répété que la formule générale de suggestion à employer le matin et le soir : « Tous les jours à tous points de vue, je vais de mieux en mieux », devait non seulement être *pensée*, mais encore dite à *demi-voix* ou *murmurée* suffisamment haut pour qu'elle puisse être entendue de celui qui la prononce et que, par l'oreille, elle arrive à pénétrer dans l'inconscient.

Des personnes appartenant surtout à la classe des intellectuels m'ont souvent objecté qu'elles pouvaient bien *penser* la petite formule, mais qu'il leur était presque impossible de la dire 20 fois de suite et que, du reste, elles ne s'expliquaient pas bien quelle valeur pouvait avoir cette prescription.

En m'appuyant sur des expériences personnelles et sur des observations faites sur d'autres personnes, j'en ai conclu que Coué avait raison aussi en ceci et que, dans tous les cas,

la suggestion parlée était plus efficace que la suggestion simplement pensée. Même lorsque Coué n'a pas précisé les bases scientifiques sur lesquelles il établissait ses prescriptions et quand nous ignorons pourquoi, sous certains rapports, il attachait de la valeur à une forme tout à fait déterminée d'application, nous ne devons pas oublier qu'il était doué d'une pénétration d'esprit remarquable en ce qui concerne la psychologie, qu'il disposait d'un fonds d'expériences extraordinaire et qu'il perfectionnait constamment sa méthode en l'adaptant aux connaissances nouvellement acquises.

Je ne veux pas prétendre que la simple action de *penser* la formule générale le matin et le soir quand on le fait régulièrement et avec persévérance ne puisse pas, avec le temps, amener un résultat. Cependant il faut être suffisamment exercé à se concentrer pour faire passer lentement la formule 20 fois de suite devant notre esprit sans que les pensées s'égarent constamment, nous obligeant ainsi à les ramener avec un certain effort. Rien que cet effort peut déjà être suffisant pour troubler la détente qui était en train de se produire et pour repousser l'inconscient qui commençait à affleurer : par suite, l'autosuggestion ne peut pas pénétrer et, par conséquent, elle ne peut pas non plus se réaliser.

Par la répétition lente, monotone et à mi-voix, de la suggestion, nous n'évitons pas seulement ce danger, mais nous réussissons avec un peu d'habitude par notre *parole* seule à nous mettre dans l'état de détente souhaité. Le soir, bien des personnes arrivent rarement à la 20e répétition parce qu'elles s'endorment. Si on veut éviter ce résultat qui n'est pas toujours désiré, on peut, avant de dire la formule générale, se faire la suggestion qu'à l'avenir on ne s'endormira qu'à la fin.

En faisant nos suggestions nous n'avons d'ailleurs pas besoin de nous donner la peine de concentrer nos pensées sur le sens de nos paroles. Si nos pensées s'y arrêtent naturellement, c'est sans aucun doute très utile, mais si elles s'égarent au bout d'un certain temps, il n'y a pas à s'en inquiéter : les paroles prononcées pénètrent quand même dans l'inconscient par l'oreille. C'est un fait reconnu en psychologie que l'inconscient reçoit par les organes des sens des impressions du dehors dont il n'est pas nécessaire que nous soyons conscients. Et, en outre, il semble que le sens de l'ouïe est, de tous nos sens, celui qui se trouve le plus par-

ticulièrement en liaision directe avec le domaine de l'inconscient.

On peut donc penser aussi que dans cet ensemble merveilleux de l'activité physique et de l'activité psychique dont l'homme est doué, une image peut impressionner d'autant plus l'inconscient qu'elle lui est transmise par un de nos sens.

Et enfin, par la répétition verbale, intelligible, de nos suggestions, toute une quantité de muscles est mise en action, et ces mouvements des muscles déclanchent à leur tour des effets déterminés dans notre psychisme, car un état moral déterminé ne provoque pas seulement les symptômes extérieurs physiques correspondants, mais, inversement, un effet psychique déterminé répond à une activité physique. C'est sur cette constatation que le Père Eymieu a établi son système de faire « comme si ».

Pour obtenir de la formule de suggestion, dont l'expression relativement abstraite cesse à la longue de nous frapper, les résultats les meilleurs et les plus rapides, je trouve indispensable que nous ayons recours à la répétition faite à mi-voix comme je l'ai indiquée. L'espèce de résistance du début finit généralement par céder à une meilleure compréhension et aux résultats obtenus.

D.

Traduit de l'allemand.

Nota. — Les articles n'engagent que leurs auteurs. La Rédaction décline toute responsabilité à leur sujet.

Imp. Arts Graphiques, Nancy. *Le Gérant :* Ct MüLLER

AVIS

Le montant de la cotisation annuelle à la Société Lorraine de Psychologie appliquée est de 10 francs minimum. Toutefois les anciens membres français ont le droit de continuer à leur ancien prix.

La quittance de cette cotisation est représentée par la carte de sociétaire revêtue de la signature de deux membres du bureau.

Les cotisations partent du 1er janvier.

Le prochain bulletin (1er trimestre 1932) devant paraître dans le courant de mars, les membres de la Société qui désirent renouveler leur abonnement sont priés d'envoyer leur cotisation avant cette date; ils éviteront ainsi à la Société les frais d'un rappel devenus *très élevés* par suite d'une nouvelle taxe postale.

Le Bulletin trimestriel de la Société n'est envoyé gratuitement qu'aux membres d'honneur du Comité de Nancy, aux Sociétaires à vie et aux personnes qui versent au siège de la Société à Nancy, leur cotisation annuelle.

Dans un but de propagande, des bulletins peuvent être cédés à titre onéreux à des personnes non membres de la Société qui en feront la demande.

INSTITUTS COUÉ

Les personnes qui désirent apprendre la méthode Coué sont invitées à suivre les cours gratuits qui sont faits :

à Nancy, rue Jeanne-d'Arc, 186 (Association Coué).
à Paris, rue Chevert, 7 (7e).
à Bruxelles, avenue de la Liberté, 35.
à Amsterdam, Heerengracht, 545.
à La Haye, Lange Voorhout, 15.
à Zürich, Dreikœnigstrasse, 53.
à New-York, 27 West 55th St.

René BURNAND

Ancien Médecin, Directeur du Sanatorium populaire de Leysin
et du Sanatorium Fouad Ier à Hélouan.

L'auscultation dans le diagnostic de la Tuberculose Pleuro-Pulmonaire

Préface du Professeur F. BEZANÇON

(1930). Un volume de 196 pages avec 51 figures en hors texte . . . . 40 fr.

F. DUMAREST et P. BRETTE

La Pratique du Pneumothorax Thérapeutique

et de la Thérapeutique Chirurgicale

TROISIÈME ÉDITION DE LA PRATIQUE
DU PNEUMOTHORAX THÉRAPEUTIQUE
de F. DUMAREST et Ch. MURARD.

Préface du Professeur F. BEZANÇON.

(1929). Un volume de 410 pages avec 54 figures et 30 planches. 50 fr.

F LEJARS

Professeur de Clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Paris,
Chirurgien de l'Hôpital Saint-Antoine.
Membre de l'Académie de Médecine.

Exploration Clinique et diagnostic chirurgical

DEUXIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

(1927). Un volume de 912 pages avec 1054 photographies et dessins originaux, broché. . . . . 100 fr

Relié toile. . . . . 120 fr.

H. MONDOR

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris,
Chirurgien des Hôpitaux.

Diagnostics urgents

Abdomen

(1930). Un volume grand in-8 de 846 pages avec 245 figures, dont 30 planches hors texte.

Broché . . . . 125 fr.
Relié toile. . . . . 145 fr.

Livre de technique diagnostique consacré exclusivement aux affections aiguës de l'abdomen. Le Dr Mondor a rassemblé dans cet ouvrage, les unes près des autres, à la fois pour leurs oppositions et leurs apparentes similitudes, des affections abdominales qui, la plupart, faute d'une intervention chirurgicale obtenue sans délai, font succomber les malades, en quelques heures ou en peu de jours : *péritonites aiguës, occlusions intestinales, hémorragies intrapéritonéales, infarctus de l'intestin, pancréatites aiguës, hémorragiques et traumatismes de l'abdomen.*

P. LECÈNE

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
Chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis.

Chirurgie des Os et des Articulations

des membres

Avec la collaboration de P. Huet,
Chirurgien des hôpitaux de Paris.

(1929). Un volume grand in-8° de 592 pages avec 337 figures.
Broché, 125 fr.; Relié toile . . . . 140 fr

R. LERICHE
Professeur de Clinique chirurgicale
à la Faculté de Strasbourg.

A. POLICARD
Professeur d'Histologie
à la Faculté de Lyon.

Physiologie Pathologique Chirurgicale

(1930). Un volume de 212 pages . . . . 26 fr.

Les ordonnances du Médecin Praticien

154 RÉPERTOIRES DE THÉRAPEUTIQUE CLINIQUE

par MM. ABBATUCCI, BELLOT, BOZO, BROCQ, COMBY, DESFOSSES, FELDSTEIN, GLENARD, JAYLE, JOURNÉ, JUSTER, LAURENS, LERMOYEZ, LEVEN, LORIN, LUTIER, MARTINET, LÉON MEUNIER, P. MICHON, R. MIGNOT, NOBÉCOURT, PAUTRIER, POIX, RAVAUT, RIVET, SPRINGER, F. TERRIEN, TERSON, ANDRÉ THOMAS, VAN DER ELST, VIGNES.

2e *Édition revue* (1930). Un volume de 524 pages. . 50 fr.

Questions Cliniques d'actualité

DEUXIEME SÉRIE

par MM. LÉON BINET, FRANCIS BORDET, P. DESCOMPS, R. GOUVERNEUR, HAIBE, H. JANET, S. LESNÉ, C. LIAN, M. LOEPER, C. MAININI, R. MIGNOT, MORQUIO, PAULIAN, P. PRUVOST, E. RIST, E. SERGENT, R. TURPIN, C. BONORINO-UDAONDO.

LEÇONS PROFESSÉES A LA CHARITÉ (SERVICE DU PROFESSEUR SERGENT)

(1930). Un volume de 344 pages, avec figures. . . 45 fr.

Louis RAMOND
Médecin de l'Hôpital Laënnec.

Petites Cliniques

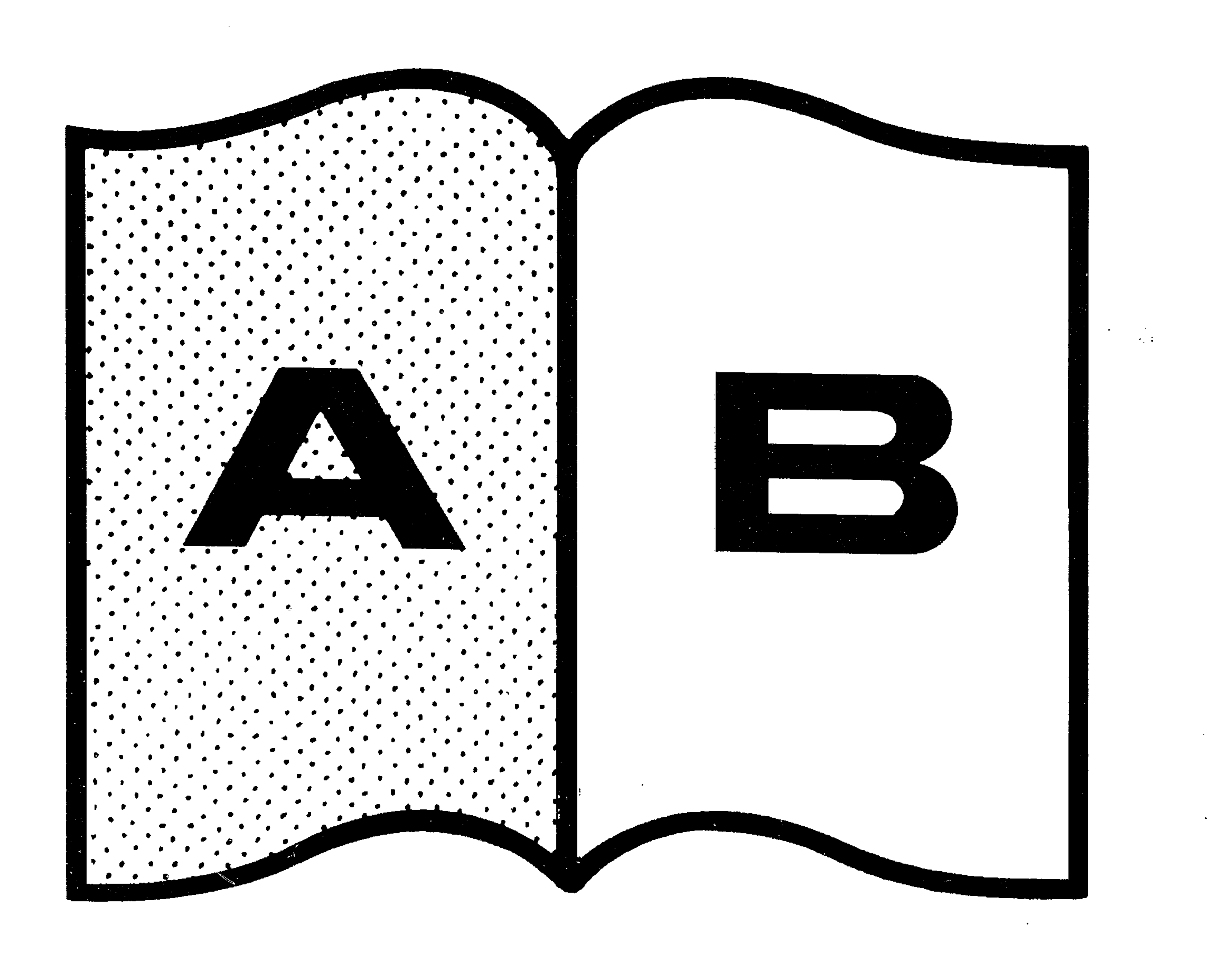
PREMIÈRE SÉRIE

1930). Un volume de 200 pages. . . . . 32 fr.

Dr Clément SIMON
Médecin de l'Hôpital Saint-Lazare.

Lettres à un Médecin Praticien sur la Dermatologie et la Vénéréologie

(1930). Un volume de 288 pages. . . . . 35 fr.



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14